

Un nombre étonnant d'Occidentaux est habité par des populations parasites un peu gourmandes, trublions de la digestion. C'est le cas même parmi ceux qui ne voyagent pas dans les pays lointains. Il est difficile de se faire une idée précise sur l'ampleur du sujet car les seuls livres ou sites américains qui semblent s'y intéresser ne référencent pas leur documentation et pêchent par fanatisme : les parasites seraient tout, faites une cure de déparasitage et vous n'aurez plus ni le cancer ni le sida. Ben voyons...

On peut cependant évaluer qu'une personne sur six est atteinte, selon une évaluation du Center for Disease Control d'Atlanta en 1976, confirmée par une étude du ministère français de la Défense sur les candidats cuisiniers de ses cantines (1996).

Les microorganismes bienvenus sont nos petits ouvriers qui, à partir du bol alimentaire, génèrent les vitamines et les cofacteurs dont l'organisme a grand besoin. Les parasites, eux, utilisent le même substrat pour se surdévelopper, libérant au passage des toxines en masse.

Outre les parasites, la plupart d'entre les dysbiotiques hébergent une flore et faune déviante — déviante dans la mesure où, si elle a le droit d'exister, elle est priée ne pas occuper exclusivement le terrain ni d'envahir des zones qui ne lui appartiennent pas (comme le grêle).

Selon la métaphore utilisée par un journaliste scientifique du journal belge *Le Soir*, « *prenez la population du globe, multipliez-la par vingt mille, et vous aurez une idée du nombre d'habitants qui vivent dans notre gros intestin* ». Imaginez le nombre si on ajoute les M. O. I.s du grêle...

La flore colique fait normalement face aux bactéries pathogènes qui, non contrôlées, peuvent agresser la muqueuse du grêle et du côlon,